

Sexe et langage au Plaza

Grand promoteur de congrès, grand propagateur de la parole freudienne, Armando Verdiglione que nous avons rencontré à New York, s'est déjà taillé une solide réputation en Europe, et particulièrement en France, où on parle beaucoup de ses initiatives. La dernière, qui promet d'être la plus éclatante de toutes, va prendre place au Plaza Hôtel de New York où, du 30 avril au 2 mai prochain, un congrès international de psychanalyse sur le thème «Sexe et langage», veut dépasser les cadres habituels de ce genre d'activités.

Déjà en Europe, à Milan, à Barcelone et à Paris entre autres, des congrès sur des sujets du même ordre avaient réuni non seulement des psychanalystes, mais des écrivains et des artistes venus de tous les horizons.

— A ma dernière conférence au Centre Pompidou, nous dit cet Italien très à son aise en français, j'avais neuf cents auditeurs, réunis dans deux salles. Certains ne pouvaient m'écouter que grâce au vidéo. Il faut dire que la nouvelle revue que j'ai fondée à Paris, «Spirales», ce journal international de culture, vient de faire un démarrage foudroyant.

— Je vois que vous manœuvrez dans les grands nombres. On est frappé par la quantité des communications que vous annoncez pour le prochain congrès de New York, près de deux cents, et aussi par la qualité et la variété des noms, puisqu'on trouve parmi les participants aussi bien des journalistes comme Jean Daniel (Nouvel Observateur), des écrivains comme Le Roi Ladurie, Robbe-Grillet et Sollers, mais des musiciens (Iannis Xenakis) et des cinéastes (Antonioni, Wenders et Fassbinder), sans compter, bien sûr, des psychanalystes pratiquants des deux côtés de l'Atlantique.

— Oui, les communications auront lieu simultanément dans trois salles et seront limitées à vingt minutes ou une demi-heure chacune. A quoi s'ajouteront des tables rondes. Le congrès sera un point de rencontre très fréquenté.

Les frais d'inscription, fixés à 40 dollars (10 dollars pour les étudiants) sont beaucoup moins élevés que dans les manifestations de ce genre en Amérique.

— Quel est votre objectif ?

— Après avoir envahi l'Europe, la culture américaine se replie sur elle-même. D'autre part en Europe ou ici, il n'y a plus guère de communication entre les institutions et les centres de culture intellectuelle les uns se sclérosent, les autres se dissolvent. Dans ces conditions, la psychanalyse, par

sa mise en question des mythologies et des discours de notre temps, propose un nouveau point de départ. Au début du siècle, à Turin, Londres et Paris, il y avait des rencontres internationales entre savants et artistes. Pourquoi ne pas recréer cette confrontation sur le terrain neutre qu'offre à tous les intellectuels de notre époque la psychanalyse ? Le mouvement freudien international que je préside s'y emploie.

— Y a-t-il un lien entre ce congrès et la publication à Paris de votre dernier livre «Fondations de la psychanalyse : la peste» ?

— Certainement. Dans ce livre comme à travers les activités du prochain congrès je me réfère à la déclaration de Freud, débarquant à New York en 1909 : «Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste».

— Voulez-vous remplir avec plus de soixante-dix ans de retard, le programme que Freud se fixait et qui ne s'est pas réalisé vraiment depuis lors ?

— J'y compte bien. La peste pour moi c'est l'inconscient. Ce n'est pas la maladie, ce n'est pas une contamination, c'est une autre logique dans le déroulement du temps, c'est une démesure qui frappe les médecins de stupeur.

— Voulez-vous dire que les résultats de ce congrès auront de quoi nous stupéfier nous aussi ?

— Pourquoi pas ? Il ne s'agit pas de vivre de nostalgie. On peut se rendre compte aujourd'hui de la faillite des sciences humaines telles que les avaient conçues les révolutionnaires de 89. L'ordre fixé pour des hommes qui seraient partout absolument les mêmes, et c'est la tyrannie ou le terrorisme. Nous nous opposons à notre manière à ces conceptions qui préparent toujours les régimes de terreur et de dictature.